

N° 8 | M A R S 2 0 1 3

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

1913 – 2013

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



Sommaire

Éditorial: 1913 - 2013: Camille Lemonnier	3
La vie belge	6
Mon Père, Camille Lemonnier	10
Camille Lemonnier dans son contexte ixellois	16
La chasse au poulpican: le lexique de Camille Lemonnier	18
La lecture passionnée du lexique	24
471 ^e soirée des lettres – 21 novembre 2012	26
472 ^e soirée des lettres – 19 décembre 2012	31
473 ^e soirée des lettres – 16 janvier 2013	34

PHOTO DE COUVERTURE: Candice Degrève

COMITÉ DE RÉDACTION: Dominique Aguessy – France Bastia – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret – Claire Anne Magnès – CONCEPTION GRAPHIQUE: Nicolas Dandois

1913 - 2013: Camille Lemonnier Les trompettes hypocrites

Camille Lemonnier est mort il y a cent ans. Il convient de s'en souvenir, certes. Mais comment ?

Certains n'auront pas attendu cet anniversaire pour «s'en souvenir»: ils connaissent l'homme, fréquentent son œuvre, l'analysent et la diffusent, y font goûter leurs étudiants ou leurs élèves. 2013 sera pour eux une cerise sur le gâteau, l'occasion d'intensifier leurs découvertes, de fureter en bibliothèque, d'espérer chez les bouquinistes un titre introuvable... D'autres se sentiront obligés de survoler Wikipedia pour combler au plus vite un vide de leur culture, réaliser de savants (?) copiés-collés ou disserter sur des œuvres qu'ils n'auront pas lues. D'autres enfin, nous n'en doutons malheureusement pas, feront comme à leur ordinaire: ils garderont le silence. Détournant leur œil avant-gardiste de ce «Brusseler»¹ de la Belgique de papa, ils réserveront leurs lectures, voire leurs pages littéraires, au dernier feu de paille médiatique de nos voisins français.

Dans le flux de ce qui se fera – ou ne se fera pas – cette année autour de Lemonnier, l'envie est grande de clamer haut et fort combien l'auteur d'*Un mâle* est un écrivain majeur, combien son œuvre novatrice et dérangeante n'est pas encore assez rééditée et diffusée. L'envie est d'autant plus vive que l'AEB est, depuis 1945, rattachée à jamais au nom de Lemonnier par la volonté de sa fille Marie. Oui, la tentation est là ; mais nous n'y succomberons pas.

Elle est trop facile, cette tentation de célébrer par obligation, de faire sonner les trompettes de la mémoire, qui battront un rappel furtif avant d'aller,

¹ Telle est l'orthographe de Lemonnier dans *La vie belge*.

ailleurs, retentir dans d'autres oubliettes. Nous ne jouerons pas ce jeu de l'éphémère et de la bonne conscience, en attendant le prochain anniversaire à commémorer dans le «littérairement hypocrite». Lemonnier mérite bien autre chose qu'une hagiographie de circonstance.

En 1958, Gustave Vanwelkenhuyzen écrivait: *Plus de quarante ans se sont écoulés depuis la mort du romancier. Son nom, certes, n'est pas oublié. Mais lit-on encore ses livres? Avec la plupart des écrivains de la même époque, Lemonnier traverse actuellement cette zone d'ombre qui précède celle de la pleine et définitive lumière*².

Cinquante-cinq ans plus tard, on ne peut affirmer que l'œuvre de Lemonnier soit en *pleine et définitive lumière*. Aussi l'AEB a-t-elle décidé de l'éclairer quelque peu. Non par un éclat de projecteur éblouissant, mais par une succession de petites flammes qui, tout au long de l'année, illumineront divers aspects de cet écrivain protéiforme, des plus célestes aux plus sulfureux.

Éclairer un auteur, ce n'est pas – comme le veut une certaine mode médiatique – créer un «évènement» qui répondrait à la satisfaction d'un devoir à accomplir. Éclairer un auteur, c'est faire entendre son œuvre, afin qu'elle garde – ou qu'elle prenne – sa place dans un patrimoine.

L'œuvre de Lemonnier, nous la ferons «entendre», au sens propre du terme. Au cours de 13 jeudis – Lemonnier, mort le 13 juin 1913, nous a soufflé l'idée du nombre –, nous avons la modeste ambition d'en faire découvrir une large sélection. Conçues comme des lectures-spectacles, ces soirées seront animées par des élèves comédiens du Conservatoire

² Gustave Vanwelkenhuyzen, «Camille Lemonnier», in *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, sous la direction de Gustave Charlier et de Joseph Hanse, Bruxelles, La Renaissance du Livre, p. 364.



Royal de Bruxelles et par leurs professeurs, en collaboration avec la Commune d'Ixelles et le Petit Théâtre Mercelis. Fictions ou essais, romans ou pièces de théâtre, des textes de tous genres, célèbres ou inconnus, seront lus et joués en complicité avec la musique et la peinture de l'époque.

Toutes les illustrations sont extraites des manuscrits et des carnets de croquis de Camille Lemonnier.

Marie Lemonnier écrivait: *Notre père ne parlait pas de son âge. Il fêtait nos anniversaires, nous glissions sur le sien*. Pour fêter ce centenaire, les pages qui suivent glisseront, en toute discrétion, sur l'homme et son écriture, vus par Émile Kesteman et Albert Doppagne. Elles laisseront surtout le père et la fille nous partager de ces choses personnelles où l'intime pudiquement se dévoile au public.

Pour le reste, pour l'essentiel, pour l'œuvre aux voix multicolores, je vous donne rendez-vous dès mai prochain aux *Jeudis Lemonnier*: les flûtes de la sincérité plutôt que les trompettes de l'hypocrisie.

Jean-Pierre Doppagne

Camille Lemonnier

La vie belge

Quelques considérations sur la vie littéraire en Belgique, extraites de *La vie belge*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1905¹

À Paris, ma nationalité fut longtemps un grief à mes livres. On ne lisait pas, mais on disait:
– Ça, c'est un Brusseler!



¹ Ces pages respectent l'orthographe et la ponctuation de Camille Lemonnier.

J'étais jugé ; et puis un jour on se décida tout de même à me considérer sous un aspect un peu moins spécial. Ce fut un progrès. Il y eut des articles qui commençaient ainsi : « Pour un livre belge, ça est une fois un livre qui n'est vraiment pas trop mal écrit. » Au fond, il restait toujours de la défiance.

~

La défiance ! Il semble que ce soit la psychologie du pays : la Belgique constamment mit la plus déroutante obstination à s'ignorer. Elle qui dévotieusement crut au reste du monde, elle ne crut pas à ses personnelles énergies ; elle fut ainsi sa plus mortelle ennemie.

~

Le pays qui s'était spécialisé par son goût exclusif de la peinture, des orphéons et des jeux de balle au tamis s'étonna d'avoir couvé une littérature.

~

Un matin, un éditeur s'annonça : c'était Kistemaekers. Il me prit le livre : *Un mâle* parut et contre toute attente, ce fut le succès. Je sortis de l'ombre. Je fus celui qui apporte une sensation nouvelle. Paris, à défaut de mon pays, m'accueillait. Je n'oublierai jamais ce mot charmant de Daudet m'écrivant : « Venez, vous verrez chez moi Flaubert, Goncourt, Zola : vous êtes de la famille. »

~

Ce fut, en Belgique, une ivresse de littérature [...]. Aucun pays peut-être n'offre un exemple plus émouvant de jeunes hommes faisant

« la Belgique constamment mit la plus déroutante obstination à s'ignorer »

à l'art le sacrifice de leur vie. Sans éditeurs, sans argent, sans public, sans journaux, décriés ou ignorés, ils rimaient et faisaient des livres. Le gouvernement, lui, restait froid: il lui arriva cependant une fois de donner trois cents francs comme encouragement à Émile Verhaeren.

Il ne recommença plus; mais il y avait à cela une raison. La direction des Lettres ressortissait, en ce temps encore, au ministère de l'Agriculture et on n'avait jamais assez d'argent pour les porcs et les étalons. D'ailleurs un ministre, chef de ce département, s'expliqua là-dessus un jour, catégoriquement. « On vivait de bonne soupe et non de beau langage », déclara cet esprit positif. Le budget des Belles-Lettres est aujourd'hui détaché de celui de l'Agriculture; mais on a ajouté à ce dernier le budget des Beaux-Arts. Quand un artiste va trouver le ministre, invariablement celui-ci, galant homme, demande en souriant si c'est pour le bétail primé ou pour une commande de tableaux.

~

La crise du livre est un état normal chez un peuple où toutes les activités intellectuelles sont assurées de réussir, hormis la littérature. Les Universités, les grands collèges, les emplois publics alimentent les efforts et l'existence matérielle du savant. Mais les lettres ménagent à l'écrivain une situation auprès de laquelle celle du casseur de pierres est encore enviable.

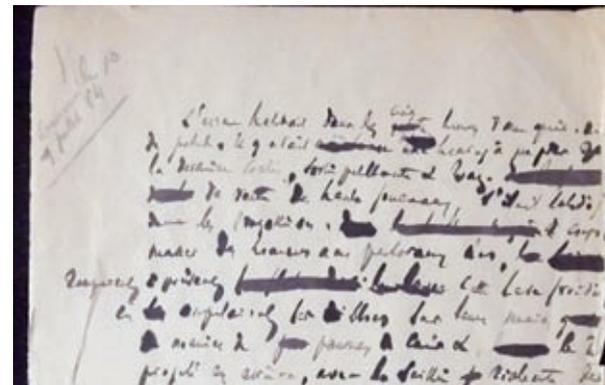
~

En réalité, la vie littéraire n'existe pas en Belgique: on y fait des livres, en sachant qu'on ne sera pas lu. Il y a là une certaine beauté d'orgueil fier et mélancolique. Le libraire, lui, se désintéresse. Sa vitrine n'est déjà pas trop grande pour tout ce qui se publie à Paris. Et les années se passent: on a une petite bibliothèque où on range ses « premières éditions »

avec l'espoir qu'un jour on pourra en tirer une seconde; mais rien ne vient, ni les tirages, ni l'argent, ni le renom. La littérature est un grand columbarium où les auteurs ont, vivants, leur épitaphe. Si encore les journaux vous prenaient votre copie! Mais les journaux ont bien assez déjà de tout ce que leurs traités avec Calmann Lévy ou les Gens de Lettres leur permettent de reproduire. À l'époque du renouvellement de l'abonnement, la plupart déclarent qu'ils « ne reculeront devant aucun sacrifice », et ils annoncent la collaboration des plus grands noms de la littérature française. Le public, qui les croit sur parole, ne se doute pas que cette gloire, ils se la paient un peu moins de mille à douze cents francs par an. Il n'y a que l'auteur reproduit qui s'en aperçoit. Avec ce bas prix des traités, un roman de huit à dix mille lignes à la répartition lui rapporte de douze à quinze francs. Dans de telles conditions, les écrivains de Belgique qui donneraient bien leurs romans pour rien ne parviennent pas même à être publiés. S'ils se plaignent aux directeurs, ceux-ci remuent doucement les épaules et disent: « Qu'y faire? Il faut bien utiliser nos traités! » L'écrivain aussi hausse les épaules et dit comme eux: « Qu'y faire? »

La vie, en Belgique, est faite d'acceptations comme celle-là. Tous les dimanches, au Marché aux oiseaux, sur la grand'place de Bruxelles, qu'il y ait des amateurs ou pas, par centaines les pinsons tirelirent dans leurs petits logis. C'est le cas pour les pauvres auteurs: ils filent leurs airs de flûte et de violon, qu'on les lise ou qu'on ne les lise pas.

« La littérature est un grand columbarium où les auteurs ont, vivants, leur épitaphe. »



première page du manuscrit de Happe-chair

Marie Lemonnier

Mon Père, Camille Lemonnier

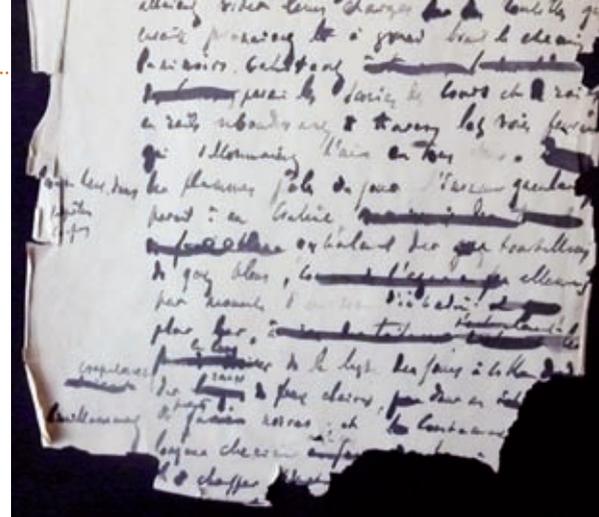
Marie, une des deux filles de Camille Lemonnier, a écrit un long texte en 1944-1945, à l'occasion du centenaire de la naissance de son père. En voici quelques extraits.

A-t-on tout dit de Camille Lemonnier? Peut-être oui, peut-être non, mais on n'a pas tout dit de *Mon Père*.

Papa? Père?

Papa, quel mot joli, tendrement confiant du tout petit à son tout jeune papa! Lui n'aurait pas aimé de s'entendre appeler «papa» – il nous avait appris «père». Pourquoi? Peut-être à cause de la présence d'une mère et non d'une maman. Et puis, c'est que «papa» qu'il avait dit lui-même au sien, il ne le disait plus que pour «le papa un tel» ou bien «le vieux papa». Dans sa pensée, je crois, le papa avait de grosses pantoufles, un large foulard au cou, un pardessus bien boutonné, les mains dans les poches, ou l'une appuyée à une canne traînante, le petit pas nerveux ou trop lent, il toussait, crachotait, aimait les siens, trop à la blague pour les fils qui les raillent un peu et s'en vont de leur côté...

Père, c'était plus nouveau, plus jeune, plus grand, plus général, je dirais plus rameau vert, plus chêne, plus près de la création. Nous l'appelions père et ce n'est que dans les quelques dernières années que nous l'appelions très, très doucement «Mon Papa», «Dis, mon petit Papa chéri...»



« Père, c'était plus jeune, plus rameau vert »

Notre père avait, paraît-il, un «cou de taureau». Je n'ai jamais pu lire cette ligne sans éprouver aussitôt un réflexe bizarre dans mes bras et mes épaules, quelque chose comme un frappement nerveux du pied sur le sol.

Cou de taureau, c'est quelque chose d'énorme, de lourd, de brute, à gros plis boursoufflés. Mon père avait le cou robuste, comme lui tout entier, mais un cou droit sans aucun pli dans la nuque et tenu très haut dans le col empesé. Chaque fois encore, car le cliché revient de temps en temps, j'ai l'envie de corriger et de dire: un cou d'éléphant, de mammoth. Ce serait plus énorme et plus neuf.

On a écrit aussi: «les mains chargées de bijoux»! Une seule bague très belle au petit doigt de la main droite, large anneau d'or lourd, gros diamant avec couronne. D'où, ou de qui la tenait-il? Elle était si familière à travers toute notre vie que nous n'avons jamais songé à le lui demander. C'eût été à peu près comme si nous lui avions demandé de qui il tenait son pouce ou son index.

~

Ce qui nous tenait en haleine bien souvent aussi, à la promenade ou assises à ses côtés à table, c'était la recherche du titre. Que de fois le livre était fini, le manuscrit prêt pour la copie avant les épreuves, et le titre n'y était pas encore. Il le cherchait, il nous le communiquait, c'était

« il écrivait.
Ce lui était une
fonction vitale »

lui qui le pensait, mais il regardait l'effet sur nous et jugeait nos réflexes. Pourtant, à l'épreuve souvent, ou parfois même à la seconde édition, le titre changeait encore.

~

Chez son père, à Burnot, chaussée de Vleurgat, à La Hulpe, Boulevard Militaire, rue Émile Banning, rue du Lac, en Flandre, à la Meuse, à la mer, il écrivait. Ce lui était une fonction vitale.

Ses contes et nouvelles pour les journaux *Gil Blas*, *L'Écho de Paris*, *Le Journal*, *Comœdia*, *Le Siècle*, *Le Figaro* et les nôtres ici, et les revues, et les périodiques illustrés, ont souvent été l'idée primesautière engendrant le livre.

En trois colonnes, il fallait dire vite et dire le fait observé, déduit ou imaginé d'où, souvent, une allure violente dans une forme « écrite ».

Le livre reprenait l'idée, la plantait dans une atmosphère plus ample, un cadre plus en relief, une phrase plus étudiée. Dès lors, l'article, la chronique, le conte, la nouvelle du journal ne comptaient plus. Le crayon bleu de l'auteur a tracé ces mots : *à détruire après moi*.

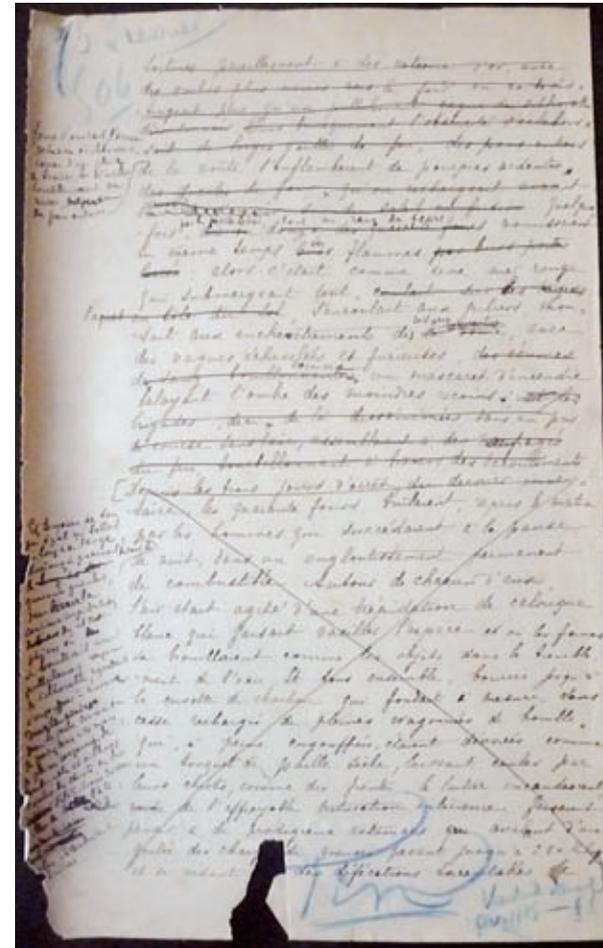
Il en est ainsi des centaines peut-être qui vont aux flammes par mes soins, obéissance parfois attristée, parfois consciente de la sévérité sage, de la raison juste, du désencombrement obligatoire, et l'allumette incendie les feuillets.

Il avait raison.

Sous les mêmes instructions formelles, des manuscrits de livres non parus doivent disparaître aussi, mais je lis d'abord, un peu laborieusement quoique initiée, cette écriture indéchiffrable.

Il en restera la mémoire par la longue liste relevée avant les flammes et par le crayon bleu indicateur sur les fardes vidées. L'ordre était pour nous. Il l'est pour ceux qui, après moi, auront en mains les dossiers ; qu'ils aient soin de ne jamais l'enfreindre.

~



dernière page du manuscrit
de *Happe-chair*

« *Mon père peintre? Ah oui. Sa plume était un pinceau.* »

Mon père musicien? Oui. Mon père peintre? Ah oui. On l'a assez dit, assez reconnu, assez écrit. Sa plume était un pinceau. Elle peignait clair, elle peignait sombre, elle peignait tendre, elle peignait sauvage, elle peignait juste.

Cette plume, souvent, se métamorphosait en un crayon Conté, en une gamme de pastels qui arabesquaient sur un châssis des parts d'impressions vives devant des coins de nature. Il voulait sans doute s'expérimenter. Il s'amusait, comme d'une chose délicieuse, à voir sa toile se colorer des ors d'une lumière montante, des lilas d'un crépuscule descendant, des bleus et des pourpres des taillis et des fonds, des soieries des marais, des brochés de la mer.

C'était surtout à La Hulpe, à Wenduynne, à Zeelhem en Campine. Il avait dérobé quelques heures à son écriture mais il les avait gagnées à la joie de s'exprimer par des couleurs sorties une à une de la boîte d'artiste. Que de jolis pastels il fit ainsi! Son œuvre, c'est tout lui, « arc-en-cielisé » et, tout autour de lui, « arc-en-cielisé » aussi.

~

Trop divers, cet homme, direz-vous. Peut-être, on ne le tient jamais. Il est déconcertant, déroutant. Pourquoi? Parce qu'il ne suit pas le doigt indicateur ; parce que c'est le sien qui indique. Parce que son style est un prisme aveuglant, mais le prisme aveuglant c'est la lumière. Parce qu'il se change et varie tout le temps, au lieu de se faire une « firme »? Eh bien, la « firme » existe, c'est que vous ne savez peut-être pas la déchiffrer. Est-ce qu'on peut écrire *Le Mort, Un Mâle, Fleur de Blé, Happe-Chair, Les petits soldats de plombs et les petits soldats de bois, L'Arche, Le Possédé, La Belgique, Le Vent dans les moulins*, une exposition, un salon, *Comme va le ruisseau, L'Homme en amour, Le petit homme de Dieu* avec le même vinaigre ou le même sucre? Est-ce que les mots ce n'est pas la pensée,

est-ce que la pensée ce n'est pas les choses? Alors un seul calque y suffit-il? S'il avait fait cent livres, il aurait écrit cent fois différemment. Vous y auriez été encore un peu plus perdus. Les livres d'aventures, les romans policiers, les tripots mondains, les factures de telle ou telle main, c'est plus facile à lire dans le tram, dans le train; l'histoire passionnée, vous voudriez être le héros, l'héroïne de ces cinémas qui n'ont quelquefois même pas le décor que leur donnerait le vrai cinéma. C'est de la littérature nécessaire à notre vie active, certes; elle n'est pas toujours celle de notre vie d'au-dedans, de notre vie pensive, jouisseuse, sentimentale, de nos rêves soucieux ou pâmés d'idéal.

Lemonnier trop varié... pas de classification à lui donner, c'est fâcheux... Vous ne l'avez donc pas lu ou mal lu. Lemonnier est un homme qui voit toute chose, qui écrit toute chose, qui prend la forme brutale, tragique ou tendre de ces choses, qui regarde la vérité même si elle n'est pas belle, qui s'y attendrit si elle est belle, mais qui jamais ne la lâche parce qu'elle est à la source de nous-mêmes et qu'elle va vers l'horizon de nos vies qu'il entrevoit dans une splendeur infinie. Il n'a donc qu'une ligne, qu'un chemin où il marche solitaire ou avec ceux de sa compréhension. Si vous ne le connaissez pas, lisez-le. Il vous fera plus de bien que de mal. Il vous montrera ce que vous êtes et ce que vous pouvez être. Il est de son temps et de tous les temps car il est la vérité.

Pas de défauts alors? Mais si, puisqu'il est homme et qu'il n'est pas un seul homme au monde qui n'ait pas ses défauts. Il en avait probablement des quantités mais il les montrait, il était sincère et tout honneur.

« *pas de classification à lui donner, c'est fâcheux... Vous ne l'avez donc pas lu ou mal lu* »

Émile Kesteman

Camille Lemonnier dans son contexte ixellois

Émile Kesteman fut longtemps le gardien et l'âme de la Maison des Écrivains - Maison Camille Lemonnier. Il a côtoyé l'homme et son œuvre tout au long de sa vie. Il nous invite à les suivre tous les deux à travers « leur » Ixelles, au gré d'un article paru en juin 1994 (n° 2) dans *Francophonie vivante*.

[...] Camille Lemonnier est partout à Ixelles. Autrefois son monument se trouvait avenue Louise, cette bande bruxelloise qui depuis 1864 sépare deux territoires ixellois. Actuellement ce monument a été réédifié dans les jardins français de l'Abbaye de la Cambre. Camille Lemonnier est au n° 26 de la Chaussée de Vleurgat, à la rue du Lac, où il demeurait lors de son décès, à la Place Georges Brugmann où il décéda en clinique et surtout chaussée d'Ixelles où se termine le Passage qui commence chaussée de Wavre, à l'endroit précis où tant de Basques et d'Espagnols se sont livrés au plaisir du Jai-Alai.

Devant le monument Charles De Coster aux étangs d'Ixelles, il est même difficile de refouler dans notre subconscient la forte personnalité de Camille Lemonnier qui avait prononcé le discours inaugural en présence d'écrivains et de hautes autorités civiles.

L'esprit de liberté et d'indépendance, digne d'un Charles De Coster, l'anime. N'a-t-il pas écrit : « La pire annexion n'est pas celle d'un coin de terre, c'est celle des esprits ». [...]

Parfois l'on se plaint de la fréquence des déménagements opérés par nos contemporains. Mais déjà Camille Lemonnier sacrifiait à ce travers, car en plus des domiciles ixellois, notre auteur a habité Saint-Gilles, La Hulpe. C'est d'ailleurs dans cette dernière localité qu'il épousa, le 22 juin 1883, la nièce du grand sculpteur Constantin Meunier, Valentine Collart. C'est d'elle que le Maréchal des Lettres belges eut un fils du nom de Frédéric. Pour les intimes, Friquet. L'enfant mourut en bas âge.

Camille Lemonnier a toujours été fort lié à ses deux filles – Marie qui demeura célibataire et Louise, qui épousa un journaliste français du nom de Daniel Busson. Nulle part il n'est fait mention d'une descendance directe, mais un certain Paul Dumon s'est déclaré neveu de Camille Lemonnier. En réalité, il n'était qu'un petit-neveu et descendait de la sœur de Camille Lemonnier. Ce qui brouille les cartes, c'est que le nom du père de l'écrivain dans certains actes s'orthographe en deux mots, Louis-François Le Monnier.

De tout cela, il ressort que l'auteur d'*Un Mâle*, auquel on a parfois avec quelque raison donné le nom de « Zola belge », a été apparenté après son deuxième mariage à la famille Meunier, qui elle aussi est étroitement liée à la commune d'Ixelles. [...]

Camille Lemonnier avait conçu un projet qui pour un écrivain belge de langue française sort de l'ordinaire. Et c'est encore le cas de nos jours. Il estimait qu'un écrivain avait droit de cité. L'écrivain n'est pas un travailleur excentrique, inutile ou flou. Aussi Camille Lemonnier voulut-il vivre de sa plume. De cette manière, l'auteur [...] nous aide encore à livrer ce qu'on pourrait appeler avec Alex Pasquier et Désiré-Joseph d'Orbaix « La Bataille littéraire »¹.

« La pire annexion n'est pas celle d'un coin de terre, c'est celle des esprits »

¹ Journal littéraire qui parut au lendemain de la première guerre mondiale et auquel participèrent aussi des écrivains français.

Albert Doppagne

La chasse au poulpican : le lexique de Camille Lemonnier

Extrait d'un article paru dans le n° 3
de *Francophonie vivante*, septembre 1994.

La réédition récente de l'œuvre de Camille Lemonnier intitulée *Une vie d'écrivain*¹ m'a invité à examiner avec attention la langue de l'auteur, et spécialement son vocabulaire. La raison en est simple, sur 226 pages de texte, il y a plus de deux cents mots qui m'ont arrêté : des mots peu courants, des archaïsmes, des mots que j'ignorais, mais aussi des inventions de Lemonnier. Un mot curieux par page : cela surprend, intrigue, fait réfléchir.

L'auteur ne cache pas son amour pour les mots. Parlant de ses débuts littéraires, il nous avoue :

Le lexique, déjà alors, était pour moi la Bible où j'apprenais la vie des mots. Mon choix naturellement allait aux plus rares : quand je n'en trouvais pas d'assez brillants, j'en inventais. Je portais comme un casque mon goût du néologisme. Jugez à ce trait de la tiède estime à laquelle je tenais les scribes incapables de pomponner leur style. Les prosateurs en ce temps se glorifiaient d'écrire comme on parle, menaient pâturer dans les chemins aux orties des alérions cacardant comme des oies. On disait d'eux

¹ Camille LEMONNIER, *Une vie d'écrivain*, 298 pp., Académie royale de langue et de littérature françaises, Collection Histoire littéraire. Préface et notes de Georges-Henri Dumont, Bruxelles, 1994.

qu'ils belgeoisaient : notre littérature commençait par une basse-cour. (pp. 86-87)

Je me suis donc amusé à relever les termes curieux, à les classer et à en rechercher les éventuelles attestations dans les dictionnaires pour en saisir le sens.

Le *Petit Robert* m'a déjà permis d'écarter tout un lot de ces vocables en général vieillis : *caudataire, décaniller, estremaçon, fumeron, grandesse, jaconas, processif* et bien d'autres.

Mais de quel dictionnaire Lemonnier disposait-il ? La réponse nous est fournie par la visite de son bureau reconstitué au 150 de la chaussée de Wavre à Ixelles, au premier étage de la Maison des Écrivains. Le *Nouveau Larousse illustré* en sept volumes et un supplément est la Bible dont s'est servi l'auteur à partir de 1896, date de la publication de ce trésor lexical. À quel autre dictionnaire Lemonnier recourait-il précédemment ? Le *Bescherelle* sans doute, mais ce n'est pas certain.

Ce *Nouveau Larousse illustré* de 1896 nous permet d'accéder à une autre série de termes : des mots dont les dictionnaires postérieurs se sont débarrassés.

Un nouveau pan du voile se lève pour nous ; nous saurons désormais ce que signifient : *accointer, aegipan, avuer, bagaude, brinde, bubelette, buverie ; capelan, châblé, combugé, [...]* et tutti quanti !

Si le contexte ne les y aide pas suffisamment, nos contemporains n'auront qu'à recourir aux anciens dictionnaires !

Mais Lemonnier nous a prévenus : il y a plus. Il crée des mots et, dans un premier temps, il est facile de saisir le sens de ses créations qui sont

« sur 226 pages de texte, il y a plus de deux cents mots qui m'ont arrêté »



Il se lève, regarde à sa fenêtre : il doit aller
à la campagne : il pleut



Son déjeuner est détrempé : il peut se bien
tonger et assis.

conformes aux règles de formations des mots : dérivation et composition à partir d'un radical connu. À titre d'exemple, épinglons-en une série assez significative pour marquer l'ampleur du phénomène.

Ameutement (sur la base d'*ameuter*) ; *banderolé*, *barricadier*, *biglant* et *biglement* (sur *bigle*), *bravacherie* ; [...] *croqueton* (forgé sur *croquis*) ; [...] *impermis*, *insouci*; *licheuse*; *mémoration*, *mixturer*; [...] *rastaquouérisme*, *rumorer*; *soubresauter*, *stretter*, *symphoniser*; *tirelire*, *truandaille*...

Parfois, Lemonnier se montre plus hardi dans ses inventions : *arquepincer* ; *calembouriant*, *califourchonner*, *clairsonner*, *coquerinqué* ; *l'en-dehors*, *exhilarant*; *paterniquant*, *poirecutier* ; *torche-couleurs*...

Parfois, au contraire, il dépouille un terme de ses affixes et se rapproche du radical : il tire *rober* de *dérober*, le *vironnement* de *l'environnement*, *étréci* de *rétréci*, *froidir* de *refroidir*. Il arrive que ses créations nous séduisent ; c'est ainsi que partant de *gestation* il en arrive à un verbe *gester* comme dans la phrase que voici :

Contemporain surtout d'un monde d'usines et de machines, merveilleusement trempé de force et de jeunesse, Verhaeren gestait alors ce vers libre qui allait créer un schisme et disloquer le vieux Parnasse, et promulguait un rythme de vocables et de métrique saccadés et fiévreux. (page 252)

Il est moins heureux lorsque, sur base de *lumière* et de *fumerole*, il forge le verbe *lumeroler* qui ne passe pas quand on sait que *lumerote* (petite lumière) en wallon namurois invitait tout naturellement à un «lumeroter».

Le wallon, pourtant n'est pas exclu des sources lexicales de Lemonnier. Du même wallon namurois (souvenons-nous que l'auteur a séjourné dans la province de Namur, à Burnot, commune de Saint-Gérard) voici *reciner*: *On recinait à cinq heures de tartines et de café ; on soupait à sept heures...* (page 56).

Voici encore le *varlet* de ferme (pp. 130 et 174), et même la *varlette* (p. 174), la *mastelle* (p. 142) et la *vesprée* (p. 221) pour ne citer que ces exemples.

Le flamand n'est pas en reste avec le *vogelpik*, le *rommelpot* et les «*spikelaus*» qui, Lemonnier en aurait été bien surpris, devaient franchir le seuil du Petit Robert sous les formes de *spéculos* et *spéculoos*!

Belgicisms? Disons, comme il est bon de le faire aujourd'hui, régionalismes lexicaux.



premières pages manuscrites
du conte *Monsieur Friquet*

Cette collecte de termes rares, régionaux ou forgés n'aurait pas tout son sel s'il ne nous restait une réserve originale et précieuse, celle des mots inexpliqués, ceux dont nos investigations livresques ne sont pas parvenues à arracher le secret! [...]

Poulpican! J'ai voulu intituler cet article *La chasse au poulpican* tant ce mot m'intrigue. Lemonnier l'emploie trois fois dans l'ouvrage. Ce n'est qu'en rapprochant les trois informations que nous pouvons deviner ce que doit être poulpican. Voici la première: *Olifants, pages, reîtres, haquenées, palefrois, burs, goules, lamies, nains, poulpicans, toute une quincaillerie moyenâgeuse s'y maillaient à des rôdes de mythologie.*

Plus curieuse la dernière mention. C'est de Léon Bloy que Lemonnier parle: *Il se taisait, roulait ses gros yeux de poulpican, coupait tranquillement son pain avec le couteau.*

Le poulpican n'est sûrement qu'un être fantastique, mais de quelle mythologie est-il sorti? Ces «rôdes» de mythologie valent d'être expliquées: *rôde* est le radical de *rôder* dont un sens ancien est tourner. Ces «rôdes» sont donc des tournoisements, les tournoisements dans lesquels nous nous perdons à la recherche du poulpican! Hasardons pourtant notre explication: une des caractéristiques du poulpe, ce sont ses yeux globuleux... Un vague croisement avec le korrigan, nain des légendes bretonnes, le ferait entrer en mythologie!

[...]

Cette incertitude, comme toutes les autres, ne fait que souligner l'intérêt qu'il y aurait à entreprendre une étude sérieuse sur le très riche et curieux lexique du Maréchal des lettres belges.

« *Belgicisms?*
Disons, comme
il est bon de le
faire aujourd'hui,
régionalismes
lexicaux. »

Camille Lemonnier

La lecture passionnée du lexique



Dans un chapitre de *La vie belge* où il raconte ses années d'apprentissage et révèle ses influences littéraires, Camille Lemonnier dévoile la forme que prit, chez lui, « le tourment de l'écriture à sa naissance ».

Mes devoirs de classe terminés, après la bénédiction de l'aïeule qui nous dispersait vers nos lits, je montais à ma chambrette et pendant des heures, dans le silence de la maison endormie, au vacillement de la chandelle, je m'astreignais à un travail qui correspondait assez bien aux exercices d'assouplissement du jeune pianiste fatiguant de ses gammes le clavier.

Indifférent au gel qui me raidissait les doigts, jusqu'au cœur de la nuit je m'appliquais à tirer du verbalisme courant toutes les amplifications poétiques dont j'étais capable. *La lune brille...* ou *la neige tombe...* ou le *tonnerre grondait* fournissaient à mon imagination, surexcitée de métaphores, le sujet de chromatismes à l'infini.

Je me persuade que je suis sorti de là.

Je n'ai jamais écrit un livre sans me livrer à une mise en train qui n'était pas sans analogie avec ces recherches de mon âge d'enfance. Une

sélection instinctive des éléments de la réalisation m'était fournie par de graduels développements de l'idée thématique: ceux-ci m'offraient des correspondances à mesure plus précises avec le sujet. Mes carnets, les marges de mes feuillets se couvraient de phrases et parfois simplement de vocables unis par une sorte de synoptisme de sensations. Il m'arrivait ensuite de suppléer à ces tâtonnements préliminaires par de fiévreuses manipulations du dictionnaire.

Mes amis, mes jeunes confrères d'autrefois se rappellent sans doute encore l'insistance que j'apportais à leur recommander la lecture passionnée du lexique. Celui-ci avait été pour moi-même un renouvellement de mes ressources et de ma sensibilité: il m'apparaissait le trésor inépuisable de l'éloquence et du savoir humains. Il convient d'exagérer d'abord l'étendue de son vocabulaire afin de n'en garder par la suite que les éléments expressifs. L'abondance des mots s'apparie à l'abondance des sensations. Ensemble ils concourent au don d'expressivité qui est la caractéristique des vrais écrivains. Je pense en arabesques luxuriantes et en musiques heureuses si c'est l'été qu'il me faut exprimer: les mots seront clairs, légers, attendris. Je me défends d'exprimer par de tels moyens les silences gelés de l'hiver. Car le style est un rythme et ce rythme est le mouvement même de l'âme en correspondance avec l'univers.



471^e soirée des lettres – 21 novembre 2012

Nouveauté aux Soirées des Lettres : la séance commence par de la musique...
Et, tout au long de la soirée, la musique nous aidera à méditer sur les œuvres qui nous auront été présentées. Une vraie correspondance baudelairienne entre les arts!

Au piano, Laura Torregrossa, étudiante au Conservatoire royal de Mons, a parfaitement intégré Beethoven, Brahms et Schubert au climat des textes lus.



Yves Namur,

La tristesse du figuier, poèmes, Lettres vives.

Présentation : Daniel Simon.

Daniel Simon souligne l'extrême beauté du recueil, et aussi le fait qu'il s'agit chez Yves Namur d'une œuvre qui se construit et qui s'épure, au fil des trente années écoulées. L'an prochain, enchaîne l'auteur, je publierai pour la première fois l'un de mes ouvrages auprès de ma

propre maison d'éditions, Le Taillis Pré : une réédition de mes premiers recueils, pour les trente ans du Taillis Pré. Le titre : *Un poème avant les commencements.*

D.S. : Dans ce que tu écris aujourd'hui, la langue est débarrassée du langage...

Y.N. : Voici vingt ans, c'était une époque de terrorisme, de minimalisme, Bernard Noël, Prigent...

D.S. : Un long cheminement vers une illumination mystique, une sorte d'enchantement.

Y.N. : Dieu, je m'en méfie. Mais il s'agit bien d'une poésie métaphysique. Certains prétendent que la poésie ne doit pas penser, je trouve pour ma part qu'elle doit penser.

D.S. : À qui sert le poème ?

Y.N. : La poésie a des voix multiples Le poème est un sujet, il augmente

la réalité, comme chez Roberto Juarroz, Silvia Vainberg.

D.S. Il s'agit d'une expérience vécue.

Y.N.: Chaque page est vécue.

D.S.: Ainsi, la montée au Struthof...

Y.N.: À l'âge de 8-9 ans, j'y étais allé avec mes parents. J'ai fini par y retourner: une nature merveilleuse, près du Schirmeck. Et, à côté de cela, ce qui est abominable en chacun de nous.

D.S. (après une lecture): Une extrême transparence, la légèreté de la langue peut apporter le plus tragique. Dans un message que tu m'as envoyé, le sujet mentionné: «ma tristesse».

Y.N.: C'est aussi la tristesse de tout un chacun.

D.S.: Une sorte de douce âpreté frottée à la patine d'une expérience de poète.

Y.N.: Tristesse, mais aussi apaisement.

Et Daniel Simon terminera en rappelant qu'Yves Namur vient de recevoir le prix Mallarmé, une récompense on ne peut plus méritée.

Daniel Charneux,

Comme un roman-fleuve, paru chez Luce Wilquin.

Présentation par Christian Libens.

La présentation commence sur un mode très plaisant, à propos de caramels mous, de prénoms confondus. Il est vrai que Christian est un orfèvre en la matière, et que Daniel sait fort bien renvoyer la balle.

Le héros s'appelle Simon, l'héroïne Sonia. Un homme et une femme, et puis la ville et le fleuve.

D.C.: J'aime beaucoup Liège, j'y ai fait mes études universitaires, mais je porte ici sur la ville un regard un peu extérieur. La ville est un personnage parmi d'autres.

C.L.: Ce livre m'a impressionné. C'est l'un des plus liégeois que j'aie lus

depuis longtemps. Il y a une vibration qui est celle du fleuve, c'est une ville très féminine. La Meuse est aussi Sonia.

D.C.: Sonia est immobile, il s'agit d'un couple brisé dans son élan. François tourne en rond, depuis l'île utérine d'Outre-Meuse. C'est la perte de l'enfant qui va déclencher leur éloignement. Elle perd les eaux...

C.L.: Le roman est très riche en symboles. Le premier chapitre est intitulé *Le pont de Fragnée*, et puis au fil des chapitres, on ira de pont en pont. Tu as une grande connaissance de la topographie et de l'histoire de la ville.

D.C.: Il y a eu le travail de préparation. Et puis, le travail de mémoire, à l'image des deux écrivains que j'admire le plus, Proust et Perec. Travail de mémoire: la marchande de *bonbons cassés*, qu'elle coupait au couteau avec beaucoup d'adresse.

Après une lecture, le présentateur insistera encore sur la similitude du texte avec la musique du fleuve, la rupture, l'éloignement. Décidément, le titre est bien choisi.

Corinne Hoex,

Le ravissement des femmes, roman, Grasset,

présentation par Claire Anne Magnès.

En fait, c'est trois livres qui vont nous être présentés: deux recueils de poèmes, *Rouge au bord du fleuve*, aux éditions Bruno Doucey, et *L'autre côté de l'ombre*, au Tétràs Lyre, sur des dessins d'Alexandre Hollan, ainsi bien sûr que le roman *Le ravissement des femmes*.

Deux éléments importants dans ces poèmes, note Claire Anne: la lenteur, et l'approfondissement. Des vers très courts, de petites touches, comme ferait un peintre, et des mots qui reviennent. Le fleuve, c'est



en fait le Rhône. Des mots-clés: le fleuve, le vent, la nuit, les platanes. Corinne nous lira quelques passages, aux images somptueuses.

Dans *L'autre côté de l'ombre*, Corinne précise que le tu se parle à lui-même, mais qu'il y a vraiment une relation à l'autre, d'après le travail du peintre Hollan. Celui-ci passe plusieurs mois face à un arbre qu'il veut peindre, dans l'Hérault: il veut dessiner l'indicible de l'arbre. Elle s'est mise dans la position du peintre qui est face à l'arbre.

Vient ensuite le roman. L'héroïne, Elisabeth, travaille avec des libraires. Elle va suivre les conférences – assez chères – du Père Constantin, un religieux au charisme marqué: les femmes qui forment l'assistance en sont « ravies », presque au sens étymologique du terme, il s'agit d'une sorte d'extase.

Corinne intervient pour insister sur le fait qu'Elisabeth est une femme indépendante, non croyante, qui va entreprendre, par une sorte de défi, de séduire le Père. C'est une sorte de nabab de Dieu, qui organise aussi des voyages. La mère d'Elisabeth dira à celle-ci: *C'est pas Dieu, c'est Thomas Cook*.

Elisabeth n'est pas prise, elle garde la maîtrise du jeu, elle joue avec le danger.

On le voit, un roman un peu ambigu, comme ses personnages, et une peinture à l'eau-forte. Et une œuvre – je parle ici de l'ensemble de l'œuvre de Corinne – qui nous réserve sans doute encore bien des surprises.

472^e soirée des lettres 19 décembre 2012

Armel Job et Christian Libens
présentent l'anthologie *Suivez mon regard*, publiée par le
Ministère de la Région wallonne en 2011.

Jean-Pierre Dopagne introduit la soirée par une citation des *Correspondances* de Baudelaire: *Les parfums, les couleurs et les sons se répondent*, particulièrement bien adaptée à notre sujet.

Le principe de cette anthologie: chacun des auteurs choisis devait écrire une nouvelle ou un poème lié à un site de Wallonie, et choisir un illustrateur pour son texte.

Vingt des auteurs avaient annoncé leur présence, mais comme il était impossible de les présenter tous, Armel Job allait procéder à un tirage au sort. Chacun des élus allait lire un extrait de sa nouvelle publiée dans le recueil. Cette lecture fut à chaque fois suivie d'une improvisation au piano par Piet Lincken. Christian Libens eut un bref échange de vues avec chaque auteur après sa lecture. Et Armel Job allait entamer la séance en rappelant que c'est à la demande du ministre Lutgen qu'il se lança dans cette entreprise ardue mais passionnante.

Il faut souligner la variété des paysages évoqués. Des campagnes hallucinées aux villes tentaculaires? C'est à la fois plus simple et plus compliqué. Le goût, le hasard, les circonstances... et voilà nos auteurs, comme la tortue du bonhomme La Fontaine, portant leur maison sur leur dos, avec leur cargaison de rêves, de souvenirs d'enfance.



Ainsi, Daniel Charneux, au départ d'une statue de Verhaeren, et surtout du site du Caillou-qui-bique. Son père n'était-il pas instituteur dans un village proche? Et les bois du Haut Pays gardent leur mystère... Cela n'empêche que, dans son dernier roman, c'est Liège surtout qui est au premier plan.

Il sera rejoint, en d'autres sites tout aussi perdus, par Paul Mathieu, dont la nouvelle évoque Buzenol et la moissonneuse des Trévières. Et nous voilà ramenés sous Constance II, vers la fin de l'Empire.

Village encore, l'un des trois Écaussinnes, célébré par Max Elskamp, d'où sa mère, Claire, Suzanne, Adolphine, était originaire. Jean Jauniaux, lui aussi, est de là-bas: sa famille habitait la rue qui relie la gare aux carrières. Mais c'est le plan incliné de Ronquières qui va se trouver au centre de sa nouvelle, un site que l'on venait visiter du monde entier quand il était en construction. Et quand on creuse, à Ronquières, on trouve, non des iguanodons, mais des... bulldozers.

Évelyne Wilwerth, pour sa part, loge ses souvenirs d'enfance à Spa et à Stavelot, au pays des Blancs Moussis, dont le nez a la forme d'un poivron. Souvenirs de carnaval, des amours adolescentes, et des confettis roses qui volent au vent de la mémoire.

Gembloux... et c'est Michel Torrekens qui égrène le chapelet des métamorphoses, le *Prince* de Liège devenu cellule pour l'emploi, la maternité Reine Astrid reconvertie en home pour vieillards, les petits commerces qui ferment inexorablement devant la concurrence des grands magasins. Une autobiographie fictive? Mallarmé avait lu tous les livres; Michel Torrekens, lui, se contente de tous les Tintin, et sourit malgré tout, sourire smiley, comme le souligne malicieusement Christian Libens.



Parmi les villes, c'est Liège qui l'emporte, et de loin. Marc Pirlet nous raconte la triste histoire d'un jeune Tchétchéne réfugié à Liège, dont la demande d'asile se trouve impitoyablement refusée. Mais l'auteur nous livre aussi un véritable cantique d'admiration devant la nouvelle gare des Guillemins, même si les avis ne sont pas unanimes.

Irène Stecyk, pour sa part, a écrit surtout des romans historiques (elle avait reçu le prix Rossel pour un roman dont l'héroïne était la Brinwilliers), mais ici, elle mêle le passé et le présent: un homme attend d'habiter un nouvel appartement, près de la statue de Grétry. La première statue qui fit l'admiration d'Irène Stecyk, et tout un art de vivre...

Enfin, Liège toujours, avec une superbe évocation, par Karel Logist, de la rue Hors-Château, et des escaliers de Buren, promenade faite autrefois en compagnie de Jacques Izoard. On pourrait penser au jeune Rastignac toisant Paris du haut de la butte Montmartre, mais ici, c'est de tout autre chose qu'il s'agit, du cœur battant d'une ville, et c'est une sorte de litanie que récitent les vers de Karel Logist, à la louange de sa ville d'adoption. *Quand nos aînés s'en vont*, nous dit-il, *on s' imagine qu'on pourrait être mortel.*

Oui, nous voilà de ces mortels qu'emporte le vent d'automne, ainsi que feuilles mortes. Nous voilà, nous souvenant, nous rappelant, philosophant, écrivant, chantant, en l'honneur de ces villages, de ces villes qui nous ont vus naître. Nous avons commencé par Baudelaire, et nous finissons par Baudelaire: *la forme d'une ville / Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel.* Il nous reste toujours la trace et le souvenir, et n'est-ce pas là, précisément, l'un des offices de la littérature – le présent ouvrage répond parfaitement à cette nécessité.



473^e soirée des lettres 16 janvier 2013

Avec la participation de Jacques Neefs et de ses élèves du Conservatoire, et de Laura Torregrossa (piano) et sa sœur Sarah (violon)

Renaud Denuit,

Histoires de la Détermination, poèmes 1985-2011,
Éditions M.E.O., 2012. Présentatrice: Annemarie Trekker .

Rappelons que Renaud Denuit, issu d'une famille de poètes, a longtemps exercé des fonctions importantes à la Communauté européenne, après avoir été présentateur au JT. Annemarie Trekker a été frappée, à la lecture de ces poèmes, par l'importance qu'y revêtent les thèmes du lien et de la transmission, dans l'évolution humaine depuis la préhistoire (*Poussières d'époque*), dans la transmission plus proche, à travers la chaîne généalogique (*Lignée de vie*), et enfin, avec en perspective l'évolution future de l'être humain, par *Les fins dernières du cerveau*.

Suit alors la lecture par Zoé, l'une des élèves de Jacques Neefs, du poème intitulé *Ça trace!*

Pourquoi le pluriel et la majuscule à *Déterminations*? L'écriture, la trace, la mémoire, ont une importance capitale. L'écriture est apparue avec une volonté personnelle d'invention, guidant le processus de vie sur la planète.

Le poème marque la chaîne des générations.

Le poète à la plume ferme interdit
De fuir ailleurs qu'au-delà

Le poète laisse place à l'homme d'action, avec des thèmes centrés sur le monde extérieur et les destins collectifs.

Vient alors la lecture de *Grands-parents pauvres*, par Barnabé.

Renaud insiste sur ce que représentent pour lui ses trois fils, la force, le défi qu'ils lui lançaient.

Après la lecture de *Rendre l'Esprit* par Zoé, Annemarie demande au poète de cerner sa figure: un révolté? Un homme engagé? Renaud cite en exemples Hölderlin, Rimbaud, Hugo, les poètes visionnaires qui préparent les générations futures. Il salue enfin Gérard Adam, son éditeur, présent dans la salle, et termine en notant que la poésie est le langage le plus libre, dans lequel tout est possible.

Daniel Simon,

Ne trouves-tu pas que le temps change?, nouvelles, éd. Le Cri,
et *Quand vous serez*, proses poétiques, éd. M.E.O.
Présentation par Joseph Bodson.

Daniel Simon, qu'une mauvaise grippe tient au lit, ne peut assister à la séance. Le présentateur évoquera donc les deux livres, avec quelques commentaires, au départ des textes lus par les élèves de Jacques Neefs.

Daniel Simon, né en 1952 à Charleroi, a beaucoup voyagé et exercé de nombreuses activités, dans le domaine culturel et notamment théâtral : comédien-animateur, directeur de centres culturels, et d'une collection d'ouvrages autobiographiques, enseignant dans des écoles de Hautes-Études.

C'est Céline d'abord qui nous lira un extrait de *Pas de soucis* : une extrême acuité dans l'observation des personnages au quotidien par un auteur qui a le sens du théâtre, des dialogues percutants, que la lecture met bien en évidence. Dans l'extrait du *Bazar de la Charité*, lu par Alicia, les humains prennent l'aspect d'animaux, la scène dégénère en une sorte de tableau fantastique que l'on croirait sorti de Jérôme Bosch. C'est toute l'hypocrisie sociale qui est ici dénoncée. Enfin, un extrait de *J'y suis, j'y reste*, lu par Céline, fait preuve de la même maestria dans la description des objets, ici, des chaussures, qui débouche elle aussi sur la critique sociale.

Quand vous serez part sur un autre ton : un mouvement beaucoup plus ample, axé sur des répétitions qui viennent rythmer le texte, non dénué, dans sa fougue, d'un certain romantisme. Ici, les récitants groupés – Barnabé, Céline, Alicia, Zoé, - ont su donner à ce texte une âme, une vie extraordinaires.

Daniel Simon sait tout aussi bien créer une ambiance, une atmosphère, qu'entraîner son public, que ce soit par l'enthousiasme ou la pitié.

Joseph Bodson,

Conjurations de la Mélancolie, poèmes, éd. Le Non-Dit,
présentation par Jean-Pierre Dopagne.

Nourri de culture gréco-latine, nous dit la bio-bibliographie de Jean-Pierre Dopagne, et celui-ci rappelle à ce propos qu'il eut pour professeur Joseph Bodson, qui fut un de ceux qui lui donnèrent le goût de la littérature.

Mais qu'en est-il de ces *Conjurations*? demande-t-il. Le terme a plusieurs sens ; lequel, ici, est le bon? Ni le complot, ni la prière : plutôt le sens magique de rituel qui écarte le mauvais sort.

– Mais encore? Le rapport avec la poésie? Et le pluriel? Un peu comme si chacun de ces textes permettait d'éloigner la mélancolie, que ce soit en l'exprimant, ou en disant ce qui lui est contraire.

– Et la mélancolie elle-même, ce terme d'origine grecque? Cela provient-il d'une disposition à broyer du noir? Oui, bien sûr, la théorie des humeurs, et peut-être, une certaine prédisposition à la tristesse. Mais, encore une fois, sans complaisance dans le pessimisme : la mélancolie est ce qu'il faut affronter, et dépasser, d'où l'importance du thème du feu, où se forge la personnalité.

Jean-Pierre Dopagne est un lecteur plus qu'attentif : il a retrouvé dans les *Petites Chansons blanches*, publiées en 1971, un poème intitulé *Rue de la Mélancolie*, qu'Alicia va nous interpréter avec beaucoup de talent.



Soir d'automne sera interprété par Barnabé, qui se tire à son avantage de l'absence de ponctuation.

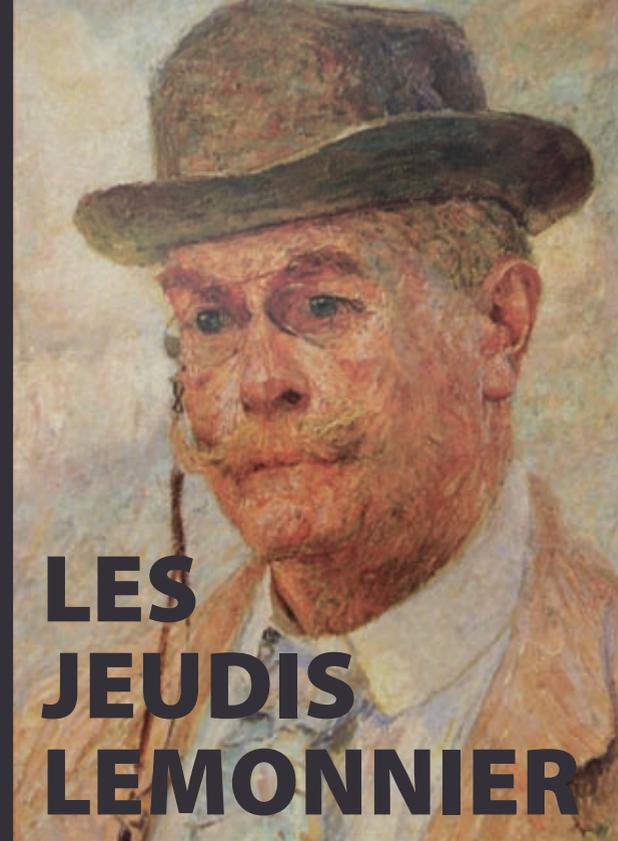
– Autre question: cette mélancolie, est-elle davantage liée à telle ou telle saison? Plutôt, semble-t-il, à leur cycle, à la fuite du temps. Quant à l'absence de ponctuation, elle ne répond pas à une fin précise, davantage peut-être à l'influence de Cendrars et d'Apollinaire, et peut-être aussi à la volonté de donner à chaque texte son rythme propre.

Ainsi, le texte suivant, *l'Aube de la Chandeleur*, lu par Céline, est-il une évocation du printemps. Un texte où se trouvent de nombreuses allusions littéraires.

– Quelle est donc la place de la littérature, des auteurs, dans ta vie? Un idéal de vie? Non, plutôt des témoins, des jalons. Comme disait Lucrèce, *Et quasi cursores, vitae lampada stradunt. Comme des coureurs, ils se passent les flambeaux de la vie.*

Il nous arrive parfois de nous sentir isolés, tenants d'un monde en train de disparaître, un monde de paroles et de papier condamné à partir en fumée. De nous demander ce qu'il en restera, une ombre peut-être sur la paroi d'une caverne d'Altamira. Ce soir, la réponse était là, devant nous, parmi nous: ces jeunes gens, récitants, pianistes, qui avec tout leur allant et leur talent, nous ont accompagnés en ces chemins d'ombre et de clarté. *Words, words, words* – mais la magie est toujours présente.

Qu'ils en soient remerciés, ainsi que leur professeur, Jacques Neefs, qui a présidé à cette belle expérience.



13 soirées, conçues comme des lectures-spectacles, nous permettront de voyager à travers des œuvres connues et moins connues de Lemonnier :

NOTEZ LES DATES DÈS À PRÉSENT!

- | | | |
|---------------|----------------|---------------|
| - 2 mai | - 12 septembre | - 21 novembre |
| - 16 mai | - 26 septembre | - 28 novembre |
| - 23 mai | - 3 octobre | - 12 décembre |
| - 13 juin | - 7 novembre | |
| - 5 septembre | - 14 novembre | |

**Un mâle,
La vie belge,
Une vie d'écrivain,
La fin des bourgeois,
Happe-chair,
L'homme en amour**

...

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N ° 8 | M A R S 2 0 1 3



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL: 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT: 02 512 36 57

COURRIEL: A.E.B@SKYNET.BE – IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET: WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: JEAN-PIERRE DOPAGNE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE

ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.